

Le voisin



M.A. Graff

LE VOISIN

M.A. GRAFF

DU MÊME AUTEUR :

- **Revenant (2010)**
- **Le Voisin (2010)**
- **Mystification (2010)**
- **Sang bleu (2011)**
- **Poker Face (2011)**
- **Le Serpent (2012)**
- **Brumes (2012)**
- **Continuum (2013)**
- **Dystopia (2014)**

DISPONIBLES

SUR

www.editions-ramses6.com

www.fnac.com

www.amazon.fr

www.chapitre.com et leurs librairies (sur commande)

« Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, notamment sa rediffusion sous forme numérique ou imprimée, faite sans l'autorisation de l'auteur ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, soumettant son auteur et toutes les personnes responsables aux sanctions pénales et civiles prévues par la loi. Seules ont de plein droit autorisées les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont intégrées ».

©Editions RAMSES VI, 2014

N° ISBN : 978-2-919578-03-0

Tous droits réservés

Ière partie – La tanière

Chapitre 1 – Agression

Exténuée, Nastassia composa le code d'entrée de son immeuble en faisant un effort pour repérer les bons chiffres sur le boîtier. Elle se dirigea vers l'ascenseur moderne, au fond du hall décoré d'immenses miroirs, en priant pour ne pas se cogner dans l'un d'entre eux au passage. Dans la glace la plus proche, elle se regarda avec un rictus expressif. De grandes ombres cernaient ses yeux vert clair comme des olives, au milieu de son teint blafard, tandis que ses cheveux châtain sombre pendaient, emmêlés, dans toutes les directions. Elle donnait l'impression d'avoir assuré un concert de rock à elle toute seule, ou d'avoir vidé plusieurs bouteilles d'alcool fort... D'habitude, elle était jolie, voire très jolie, mais là il ne fallait pas trop lui en demander... Ses yeux se brouillaient de fatigue au milieu de ses traits tirés... *Quarante-huit heures de garde d'affilée...* Elle n'aurait pas dû proposer de remplacer Pierre-Emmanuel, dit Manu pour tout le personnel de l'hôpital, mais pouvait-on décemment ne pas proposer ce service à un copain qui venait de perdre sa mère ? Lorsque son téléphone portable avait sonné, et qu'il était devenu blanc comme un linge quelques secondes après avoir décroché, les infirmières avaient échangé des regards inquiets et toute la salle de repos avait compris qu'il se passait quelque chose de grave. Lorsqu'il avait annoncé d'une voix étranglée le décès de sa mère dans un accident de la route, Nastassia avait fait taire ses scrupules avec fermeté.

- Je vais assurer ton tour de garde, Manu, répéta-t-elle. Tu y vas tout de suite. Ton père et tes frères ont besoin de toi.
- Je ne peux pas te laisser faire ça, Nina, avait-il protesté encore une fois, la voix atone. Tu es déjà restée sur pied une partie de la nuit dernière... et on a dû te rappeler pour deux urgences aujourd'hui...
- Tu t'en vas, répéta-t-elle fermement

Nastassia avait avalé plusieurs cafés serrés et avait assuré la participation de Manu aux deux opérations qui étaient prévues en soirée, puis avait réussi à dormir plusieurs heures avant qu'on ne la réveille pour une appendicite aigüe qui venait d'arriver aux urgences. Des maladroits s'étant infligé des blessures diverses avaient suivi, sans compter les bronchiolites classiques des nourrissons et une crise d'épilepsie... Elle revenait maintenant chez elle, morte de fatigue, aux premières heures du matin. Dormir... enfin dormir...

Lorsque la lumière automatique de son palier s'alluma, elle eut un mouvement de surprise. Un homme dormait par terre dans le couloir, affalé de tout son long, face contre terre. Comme elle s'approchait du corps affaissé, il ne fit pas un mouvement. Brusquement, elle réalisa que ses chaussures vernies et son imperméable coûteux n'appartenaient pas à un SDF. Elle se pencha et vit des traits virils assez beaux sur un visage imberbe. Mais c'était son voisin, le reconnut-elle soudainement, affolée. Cet homme était grand, brun, et elle ne l'avait rencontré qu'une fois. Tous ses voisins dans l'immeuble, même éloignés, s'étaient plaints à de multiples reprises en grommelant que les répétitions de piano de Nina les empêchaient de dormir, de travailler, de siester ou de déjeuner tranquillement, suivant les cas. Elle s'était donc étonnée de la totale indifférence de son voisin immédiat sur ses gammes. Bien sûr, il travaillait dans la semaine, comme elle, mais ne faisait aucun commentaire si elle se mettait à jouer le samedi après-midi, tandis que d'autres ne faisaient pas preuve de la même tolérance.

La gardienne de l'immeuble, Madame da Silva, lui avait apporté quelques précisions.

- Je n'ai vu cet ours que deux fois en passant dans le couloir. Ce type ne fréquente personne dans l'immeuble. Il loue un grand trois pièces à côté de chez vous. Je m'attendais à ce qu'il me demande d'y faire le ménage, mais il se débrouille tout seul.

Rendue mal à l'aise par ce silence anormal, un jour, n'y tenant plus, elle avait sonné à sa porte pour vérifier s'il n'était pas sourd – une impression confortée par le fait qu'il répondait toujours d'un signe de tête muet au bonjour de sa voisine, et parfois n'y répondait pas du tout. Nina voulait surtout éviter que son voisin ne remâche sournoisement grief sur grief contre la musique, et que ses

ruminelements secrets ne finissent par se concrétiser un beau matin en constat d'huissier ou en assignation en justice. Elle avait attendu un assez long moment après son coup de sonnette, tandis qu'à son amusement, divers bruits de verrou se faisaient entendre de l'autre côté. Finalement, un homme grand et bien découplé, brun aux yeux marron, qui devait avoisiner les trente-cinq ans, lui avait ouvert, cheveux en bataille, en veste d'intérieur sur un jean. Il avait gardé une main dans sa poche, et semblait légèrement surpris.

- Oui ?

A ce seul mot à l'accent épouvantable, Nina avait compris qu'il s'agissait d'un Américain, ce qui expliquait son apparent ostracisme vis-à-vis de ses voisins. Il ne devait pas comprendre un traître mot de ce qu'ils disaient. Elle prit grand soin de détacher les syllabes et d'articuler avec soin.

- Bonjour, Monsieur. Je suis votre voisine (elle désigna sa porte d'un geste éloquent) et je voudrais savoir si mon piano (elle mima des gammes sur un clavier imaginaire) vous dérange, s'il vous plaît.

Il avait semblé un peu perplexe. Nina avait recouru à son anglais scolaire un peu rouillé, en espérant qu'il soit compréhensible pour un natif du Nouveau Monde.

- ... *Noise... piano... Is it ok for you?*¹

Une lueur de compréhension avait allumé son regard jusque-là un peu éteint.

- *No, no, it's just fine. Please go ahead. I love music.*²

Nina avait compris les trois derniers mots, et lui avait fait un grand sourire en levant le pouce. Elle ne l'avait plus revu depuis lors, mais s'était sentie rassurée sur une plainte possible.

Que faisait-il là ? Avait-il été pris de malaise ? En s'agenouillant, Nina prit le pouls de l'homme, régulier mais assez faible, et lui souleva la paupière. Perte de connaissance banale, dirait-on. Elle plaça avec difficulté l'homme en position latérale de sécurité, s'assura qu'il respirait sans difficulté, puis s'apprêta à composer le numéro des urgences sur son téléphone portable, lorsqu'il battit des paupières et ouvrit les yeux.

¹ *Bruit ... piano ... c'est ok pour vous ?*

² *Non, non, ça me convient. Continuez, je vous en prie. J'aime la musique.*

- Ça va mieux ? demanda gentiment Nina.
- Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que je fais ici ? dit-il faiblement, à son grand ahurissement.

On ne remarquait maintenant qu'un accent à peine perceptible.

- Vous me reconnaissez ? Je suis votre voisine. Ne faites pas de mouvements brusques, et n'essayez pas de vous lever. Vous avez perdu connaissance, l'informa-t-elle d'un ton rassurant.

Instinctivement, il porta la main à son côté, puis grimaça.

- Vous avez mal quelque part ? demanda Nina.

Un réflexe purement professionnel la poussa à écarter le pan de l'imperméable. L'homme réagit à la vitesse de l'éclair, et lui emprisonna le poignet.

- Laissez-moi, grogna-t-il. Je vais très bien.

Nina le regarda, éberluée. Elle avait eu le temps de voir un linge ensanglanté apposé sur le côté de sa hanche.

- C'est ridicule, vous êtes blessé. Laissez-moi regarder, je suis interne en médecine. De toute façon, je dois appeler les secours.
- Pas question, dit-il sur un ton catégorique. Aidez-moi à me relever. C'est une blessure superficielle.

Nina le regarda, dubitative et un peu soupçonneuse.

- Les Françaises sont passionnées, et n'ont rien à envier aux Italiennes, dit-il, toujours pâle mais avec un léger sourire. J'ai annoncé à ma petite amie que je la quittais ce soir, lors d'un dîner chez elle, ce qui l'a fait devenir folle. J'ai réussi à dévier la trajectoire du couteau et à m'enfuir, mais je ne veux attirer d'ennuis à personne, comprenez-vous ? On me posera forcément des questions si je me rends aux urgences.

- Oh ! oh, je comprends...

Nina réfléchit quelques instants. Après tout, les autres voisins n'osaient plus se plaindre depuis qu'elle leur avait fait suavement remarquer que « l'Américain », son voisin immédiat, n'était en rien gêné par ses airs de piano. L'idée d'être comparé – en moins bien – à un Américain avait aussitôt fait disparaître les récriminations de certains mécontents. Elle pouvait bien lui rendre service à son tour.

- Je peux comprendre vos scrupules. Dans ce cas, venez dans mon appartement. Je vais au moins désinfecter la coupure, et vous faire un pansement digne de ce nom.

- Très bien.

Il se releva avec précaution, aidé par Nina, et tituba jusqu'à la porte d'entrée, que Nina ouvrit tant bien que mal. Bon sang, mais combien ce type pouvait-il peser ? Cent kilos ? Le bras lourdement appuyé contre son épaule paraissait une tonne. Il devait mesurer entre un mètre quatre-vingts et quatre-vingt cinq, mais Nina ne pesait qu'à peine cinquante kilos pour un mètre cinquante-cinq, et reconnaissait sa totale inefficacité comme soutien adéquat. En revoyant son environnement familial, la chape épaisse de fatigue qui s'était abattue sur ses épaules la fit presque s'effondrer elle aussi. Elle inspira avec délices l'odeur de mandarine mêlée d'épices qu'elle affectionnait en parfum d'intérieur, et enjoignit à l'homme de se tenir à une chaise de la minuscule cuisine américaine pendant qu'elle déplaçait en un tournemain le clic clac et y étendait un immense drap de bain. Elle installa avec précaution l'homme sur le lit d'appoint, après qu'il ait laissé tomber son imperméable avec une grimace. Le salon ne comptait qu'un seul meuble haut de gamme, qui accrochait l'œil tout de suite, à savoir un piano droit laqué marron sombre. Une petite table, une TV de dimensions modestes et une paire de grands rideaux devant la porte-fenêtre complétaient l'ensemble. La seule coquetterie de Nina avait été de faire couper les rideaux, l'enveloppe du clic-clac et le capitonnage du tabouret de piano dans le même tissu terracotta et or très chaud, afin de donner une harmonie à l'ensemble. Elle se rendit dans la salle de bains afin de chercher le nécessaire pour un pansement, en maudissant de tout son cœur les drames passionnels.

- Au fait, je me présente, mon nom est Nastassia Caroff, mais tout le monde m'appelle Nina. Et vous ?

- Tony Bowen, enchanté.

Une flamme de curiosité alluma alors le regard de l'homme, tandis qu'il la dévisageait.

- Vous êtes russe ?

- Non, pouffa Nina en revenant dans la pièce avec un attirail impressionnant d'outils, de flacons et de bandages sur un petit plateau. Ma mère a toujours adoré l'actrice Nastassia Kinski, et mon nom est très courant en Bretagne. Mais quasiment tout le monde fait la même erreur que vous.

Elle eut un petit rire avant de se passer la main sur les yeux et d'étouffer un immense bâillement.

- Vous êtes fatiguée ?

- Je viens d'enchaîner deux gardes de vingt-quatre heures coup sur coup à l'hôpital, mais ne vous inquiétez pas, je me sens encore d'attaque pour un bandage.

Au fur et à mesure que Nina enlevait précautionneusement le linge ensanglanté, l'homme perdit ses couleurs et s'évanouit de nouveau. Tant mieux, pensa Nina égoïstement. Au moins la laisserait-il travailler en paix. Elle espérait quand même que la folle qui l'avait attaqué ne lui avait pas infligé de dommages trop sévères. Pour dégager son champ de vision, elle déboutonna puis ouvrit la chemise de l'homme et admira au passage sa silhouette impeccablement musclée – voilà quelqu'un qui s'entretenait. On ne voyait pas une trace de graisse sur son torse aux pectoraux et aux abdominaux saillants. Une cicatrice au cou, et trois ou quatre autres qui décoraient son torse lui firent craindre que cet homme ne soit un habitué des ruptures mouvementées, ou des sports violents. Bientôt, la plaie apparut. Nina fit la grimace. Cette foldingue ne l'avait pas raté. Une longue estafilade, qui saignait toujours, courait sur sa hanche droite. Elle semblait plus profonde que ce qu'il avait bien voulu lui avouer. Cela allait durer plus longtemps que prévu.

Avec un claquement de langue dépité, elle alla chercher sa lampe de travail sur son petit bureau, qu'elle dirigea en plein sur la blessure. Puis elle ouvrit sa paupière et vérifia qu'il avait bien perdu connaissance. Comme elle s'apprêtait à la refermer, un cercle dans l'œil de l'homme attira son attention. Elle regarda d'un peu plus près. Il portait des lentilles de contact. En soupirant, elle pinça chacune d'elle avec précaution et les lui enleva – il n'aurait pas les yeux irrités le lendemain. A son grand étonnement, des iris bleu vif apparurent. Il s'agissait de lentilles brunes colorées, et elle les fit baigner dans une coupelle pleine de sérum physiologique.

Nina s'attarda un instant sur cette singularité, surprise, s'attendant plutôt à ce qu'un homme arbore des lentilles bleues sur des yeux marron, s'il agissait par coquetterie. Puis elle revint à son travail, désinfecta avec soin la plaie et décida d'y faire plusieurs points de suture avec du fil résorbable stérile – elle en avait toujours chez elle, depuis que le fils de la gardienne s'était ouvert le pouce. Ses mains

travaillaient presque mécaniquement, sans qu'une quelconque activité cérébrale lui soit demandée. En coupant le dernier fil, puis en relevant les yeux, Nina vit de la barbe naissante sur les joues et le cou de l'homme, et son cerveau enregistra machinalement le fait. On devinait aussi plusieurs cicatrices discrètes sur la mâchoire et sous les oreilles. Son nez, petit et droit, avait visiblement été refait. Il s'agissait certainement d'un ancien boxeur, décida-t-elle.

En tout cas, Nina se promettait d'enguirlander sérieusement ce type à son réveil. Petite amie ou non, il avait trop attendu et avait perdu beaucoup de sang, ce qui avait provoqué sa syncope. Avec un soupir, Nina ramassa les emballages des pansements et les cotons tachés de sang, les plaça soigneusement à la poubelle, se désinfecta les mains, puis hésita. Ce Tony dormait à poings fermés, l'air épuisé. Et Nina ne le comprenait que trop bien, car maintenir les yeux ouverts lui demandait à présent une lutte de tous les instants. Elle regarda sa montre. Six heures du matin. Elle ne se sentait pas le courage de le réveiller, puis de le traîner jusqu'à son appartement. Finalement, avec un soupir, elle repoussa précautionneusement le clic-clac, installa l'homme confortablement pour éviter les risques de chute, reboutonna sa chemise et le recouvrit du plaid cotonneux tout doux dans lequel elle aimait s'envelopper. Puis elle entra dans sa chambre, où elle mit son pyjama tant bien que mal et s'effondra comme une masse sur son lit. Avant de sombrer dans l'inconscience, elle se promit de vérifier qu'il ne faisait pas une infection le lendemain matin, pour plus de sécurité.

Comme le jour suivant était un dimanche, il pourrait se reposer mais il ne pourrait certainement pas se rendre à son travail le lundi. Nina plongea dans un sommeil lourd et sans rêves. Elle se leva très tard, le lendemain. La lumière crue qui perçait à travers son volet électrique lui apprit que la matinée était déjà bien entamée. Sa petite chambre peinte en jaune pâle et sa literie à l'imprimé fleuri de jonquille la mettaient toujours de bonne humeur, paraissant annoncer le printemps, même en plein hiver. Nina aimait bien les tons gais et les tonalités claires, dans le petit deux pièces qu'elle louait à proximité de l'hôpital.

Elle regarda sa montre. Il était plus de treize heures. En bâillant, elle s'étira puis se leva à contrecœur. Elle aurait volontiers davantage dormi, mais son extraordinaire patient de la veille au soir lui était

revenu en mémoire. Elle noua sa robe de chambre et entra dans le salon au clic-clac toujours déplié, baigné d'un soleil radieux, dans l'intention de vérifier sa fièvre et sa tension artérielle. Eberluée, elle regarda la petite pièce en ordre, en se frottant les yeux. Il avait disparu.

DECOUVREZ LA SUITE SUR

www.editions-ramses6.com

Livre papier disponible au prix de 18 € TTC

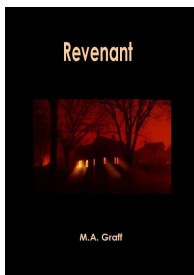
sur le site des éditions
(paiement sécurisé en ligne, expédition postale gratuite sous 24 h)

sur les librairies en ligne
(Amazon, fnac, Chapitre.com)

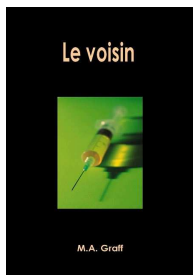
Existe en édition numérique au prix de 8 € TTC

Feuilletez nos autres ouvrages...

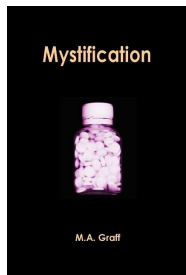
Collection « Ombres et Mystères »



REVENANT



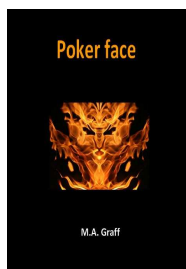
LE VOISIN



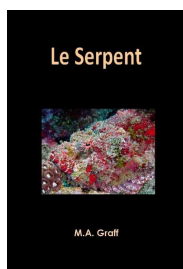
MYSTIFICATION



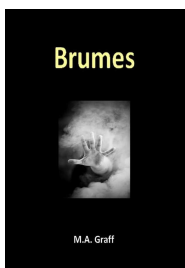
SANG BLEU



POKER FACE



LE SERPENT



BRUMES



CONTINUUM



DYSTOPIA

Imprimé en France

Dépôt légal : septembre 2010

Numéro d'éditeur : 978-2-919578

N° ISBN : 978-2-919578-03-0